



À la Page

Vraies fausses histoires

Un journaliste juif rédige des lettres de réclamations de victimes de la Shoah pour son grand-père et ses voisins immigrés russes de Brooklyn.

Le Livre de la Semaine

Le premier roman du journaliste Boris Fishman s'abat sur le lecteur comme un baiser à la russe dont il se relève groggy, soudainement familier de personnages d'un monde en voie de disparition. Né à Minsk et émigré aux Etats-Unis, Fishman nous entraîne au Sud de Brooklyn, dans l'enclave de l'Homo sovieticus juif parachuté dans l'American way of life. Slava, le personnage principal qui ressemble trop à l'auteur pour ne pas être une sorte de double, a tout fait pour fuir sa communauté, sa religion et sa langue maternelle. Installé à Manhattan, le jeune homme est cantonné au poste d'assistant dans une revue prestigieuse qui retoque systématiquement ses articles. La mort de sa grand-mère, survivante de la Shoah, le ramène brutalement vers les siens, notamment lorsque son grand-père Genia lui demande de rédiger une demande pour un programme d'indemnisation auquel il est inéligible. Qui est vraiment Genia : victime héroïque, débrouillard jaloux, trouillard profiteuse ? Tirailé entre Manhattan, Brooklyn et Minsk, Slava est-il américain et/ou juif et/ou russe ?



Qui est à même de décider à partir d'où et quand une cause est bonne ou qu'elle ne l'est pas ? En citant Reinaldo Arenas, «écrire, c'est se venger», Fishman donne à Slava le pouvoir dont lui-même et les siens ont toujours été privés. En «fabriquant» des lettres pour son grand-père et ses voisins, le plumitif devient écrivain et renoue avec ses racines. Arrachant aux souvenirs enfouis les vrais détails qui font les vraies histoires, le «conservateur des souffrances» révèle les zones d'ombre et fait ressurgir ce que «l'amour et l'estime avaient échoué à raviver». Pour quelques dollars de plus, les langues se délient au risque, parfois, de se mettre en scène de façon pathétique. En dressant de façon souvent très drôle, le portrait d'une communauté attachante, Boris Fishman livre une réflexion sur l'exil, la transmission, les liens du sang, la justice et, tendancieuse, une certaine idée de la morale qui pourrait - il n'a pas pu ne pas y penser - susciter des commentaires malveillants. CAROL BINDER

**Boris Fishman, «Une vie d'emprunt»,
Buchet-Chastel 446p, 22€**



Nous nous sommes tant aimés

« Je voudrais que tu écrives à quel point nous nous sommes aimés ». Parce que les mots ont su créer des univers, ils savent aussi les préserver de l'oubli. Echec à l'absence. La réalité des phrases ne rappelle pas forcément le ton de la vie, mais le rythme d'une respiration adorée peut se retrouver parfois au détour d'une virgule. Dix ans après « Mémoire de mon bonheur », Renée Birman remet les mots sur le métier et livre avec « Ce regard qui n'a jamais cessé d'être » autant les mémoires de l'intime révolu qu'un témoignage exemplaire d'une certaine idée de l'amour : simple, serein, et surtout voyageur. Car il y a dans le texte de Renée Birman le portrait d'un couple qui a fait du mouvement et du dépaysement un art de vivre. Peut-être aurait-on apprécié plus d'instantanés quotidiens et la recréation du lieu évanoui de l'amour.

« Ce regard qui n'a jamais cessé d'être », de Renée Birman.
Les Impliqués éditeurs. 211 p. 19,50 €

La résistance des poètes

« Et ma plume devrait être arme à feu, mes paroles des balles ». Ce vers d'Ilari Voronca dit tout le drame de la poésie engagée en tant de guerre. Le chant soutient les combattants, mais que peut contre la mitraille une rime même riche alors que leurs exploits font des résistants les personnages d'une bien vivante épopée ? Les muses ne devraient-elles laisser la place aux divinités guerrières le temps du conflit ? Mais les poètes sont aussi ennemis mortels du mal qui court. Comme le dit ce merveilleux quatrain de Louis Aragon : « Et si c'était à refaire / Je referais ce chemin / La voix qui monte des fers / Parle aux hommes de demain. » Car le poète porte l'espoir avant que les balles n'apportent victoire. « Résistez : poèmes pour la liberté », anthologie de poèmes écrits durant la Seconde guerre mondiale, rappelle à quel point la poésie sut tresser entre elles les solitudes et les peurs des résistants. Indispensable pour comprendre que le courage ne se trouve pas au bout d'un fusil.



« Résistez : poèmes pour la liberté », anthologie présentée par
Danièle Henky. Seghers jeunesse. 92 p. 7,50 €

PAR JONATHAN ALEKSANDROWICZ

Élection